

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 1<sup>er</sup> janvier 48

Rilet chéri,

Ma première lettre de l'année est pour vous. Je crois que je deviens intelligente et je veux vous communiquer le produit de ce brusque génie.

Charmant et doux ami, je crois comprendre pourquoi nous n'avons jamais fait l'amour ensemble depuis 20 ans que nous nous connaissons. Ça vient de moi. J'avais besoin que vous m'aimiez. Et longtemps. Et année après année. Alors vous avez fait la seule chose qu'il fallait pour cela et qui était de ne pas m'épouser.

Papa vous trouve incompréhensible. Maman, l'imagination germanique aidant, voit en vous un Landru, une sorte de Weidmann (1) mille fois plus atroce que Weidmann lui-même. Quant à moi, je vous ai longtemps aimé sans comprendre, en souffrant même et en vous attribuant cette souffrance. Mais aujourd'hui la lumière se fait. Je ne souffre plus et je constate que ma vie, telle que je la rêvais, n'avait qu'une chance sur cent de se réaliser et que cette chance, c'est vous qui me l'avez donnée.

J'avais besoin d'un amour éternel de vous. Or les choses sont ainsi, Rilet, que l'amour éternel pour vous, eh bien ! ça consiste à ne pas faire l'amour. Vous m'avez donc donné – dans la mesure du possible – ce que j'ai voulu et ce que vous « pouviez » me donner.

Quant à moi, ce que je vous ai donné atteint tout ce que vous imaginiez de plus haut. L'enfant, dans l'amour, voyez-vous Rilet, c'est le signe que l'amour a raté. Quand l'amour réussit, il n'y a pas d'enfant pour l'excellente raison qu'il n'y a même pas eu d'acte. L'enfant-fiasco, telle est ma théorie. Vous avez deux fils (2) et ce sont deux fiascos. L'homme, au fond, ne veut pas faire l'amour, il veut que la femme soit « digne ». L'acte physique, entre l'homme et la femme, n'est que le désespoir infini de l'homme. La femme sur laquelle il avait misé, la femme qui avait fait monter son cœur jusqu'au étoiles, il voit maintenant ce que c'est, il voit ses pauvres désirs et ce dont elle se satisfait. Mais peut-être n'est-elle-même pas satisfaite. Alors, il l'aime mieux. « Pauvre petite, tu es déçue, toi aussi. » Alors, il l'embrasse. C'est ce qu'on appelle les mariages heureux. L'homme se console de sa propre déception avec la déception de sa femme. Mais il y a mieux qu'un mariage heureux et c'est un amour accompli. La femme est « digne ». La femme est aussi merveilleuse que tout ce que l'homme avait imaginé de plus merveilleux. Alors l'homme est pénétré d'un bonheur inouï. Il a vu Dieu, il est lui-même Dieu sur terre.

-545-

(Et la femme est heureuse aussi puisque l'homme est heureux. Mais c'est rare comme un veau à 5 pattes, cette aventure. Nous l'avons vécue pourtant, Rilet, vous et moi. Je ne crois pas que vous épouserez votre petite de seize.)

Amicalement,

Alice

Note (1) : **Eugène Weidmann**, en allemand *Eugen Weidmann*, né le 5 février 1908 à Francfort-sur-le-Main, mort le 17 juin 1939 à Versailles, surnommé le « tueur au regard de velours », est un assassin célèbre des années 1930, le dernier condamné guillotiné en public en France.



**Eugène Weidmann dernier guillotiné en public en France**

(2) **Les deux fils de Montherlant** : Alice Poirier dévoile ici ce que Elisabeth Zehrfuss et Philippe Gicquel, en d'autres temps, amis proches de Montherlant, ont révélé dans leurs souvenirs. Dans son *Journal* de 1939, Elisabeth Zehrfuss écrivait qu'elle avait gardé les deux fils de l'écrivain à la mer, tandis que leur père écrivait non loin sur un rocher.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 4 janvier 48

Rilet chéri,

Je profite du dimanche et de la totale absence chez nous de cérémonies du Nouvel An, pour encore vous écrire. Un évènement formidable m'est arrivé et qui vous justifiera la brusque poussée d'intelligence dont j'ai fait preuve dans ma dernière lettre.

Voici. Je suis dépucelée. Grâce à Paulhan. Mais voici les détails (si vous êtes curieux, et pour vous faire une idée vous demanderez à Paulhan sa version de l'évènement mais je pense qu'elle concordera avec la mienne.)

-546-

Eh bien voici. Vous vous doutez bien que jamais Paulhan ne se serait intéressé à moi s'il m'avait connue, par exemple, avant son mariage. Moi, je l'aurais aimé comme une idiote mais ça ne m'aurait avancée à rien du tout. Il n'y aurait rien eu entre nous, pas par ma faute à moi mais par sa faute à lui.

Mais les choses se sont déroulées autrement. J'ai connu Paulhan à propos de Drieu, ce qui m'a donné l'occasion, avec ma discrétion habituelle, de tout lui raconter sur moi-même. Alors Paulhan a flairé le risque, le danger que je représentais. (Plus un être est pur et naïf et plus il représente une véritable charge de dynamite pour ceux qui l'entourent.) Alors Paulhan qui ne s'intéressait certes ni à ma figure, ni à ma « beauté », ni même à mes idées, s'est trouvé brusquement, violemment intéressé. J'étais dangereuse pour un homme (et tout particulièrement pour un homme comme lui). En même temps, mes inénarrables confidences se poursuivaient et dont vous pouvez à peu près deviner le contenu.

Je ne sais pas si Paulhan est jamais devenu amoureux (tendrement et vraiment amoureux comme vous,) mais le fait est qu'il m'a tout de même aimée suffisamment pour jouer.

Paulhan est un joueur, le plus terrifiant des joueurs. Et j'ajoute que c'est un joueur heureux. Mais voici. Tout s'est passé entre nous implicitement, spirituellement, je vous ai déjà dit que dans l'amour parfait – et je donne à mes amants l'amour parfait – il n'y a pas d'acte. On frôle l'acte, on brûle l'acte de tout près, mais on n'y sombre pas. C'est quand vous ne voyez plus l'âme d'une femme que vous voyez son derrière mais moi – jusqu'à présent du moins – aucun homme n'a jamais vu mon derrière.

J'ai fait l'amour avec Paulhan et je ne l'ai pas touché – ni lui non plus. Qu'est-ce que j'entends donc par faire l'amour ? Il m'a donné ma liberté. Il a tendu une toile devant mes yeux avec écrits dessus le « oui » et le « non ». Je pouvais, si je voulais, l'arracher à sa femme, à ses enfants, à sa situation sociale. Si fort et si terrible était son goût du risque. Comme Méphisto devant la cuve, il voulait savoir. Savoir si, après avoir rempli mes lettres de mon désir de faire l'amour, je le ferais. Et moi j'ai choisi le « non ». Joyeusement, sans aucun débat intérieur, sans aucune idée du « devoir », et en plein amour et pleine gentillesse pour lui. N'est-ce pas merveilleux ? Paulhan avait toutes les chances de perdre et alors c'eût été proprement épouvantable, et pour lui et pour moi. Mais il a gagné. Un joueur, je vous dis. (Et un joueur heureux.) Il a vu ce qu'il y a de plus beau au monde. Et moi j'ai ma liberté et le triomphe assuré sur Sartre. Je suis bien contente,

Alice.

P.S. Rilet chéri, encore un mot.

Paulhan a risqué pour moi sa femme, ses enfants, sa situation, tout. Mais vous, en vous obtenant, par amour pour moi, pour ce dont j'avais un urgent besoin, à ne pas faire l'amour avec moi, vous avez risqué mon amour lui-même.

C'est encore plus beau. P. est profond. Mais vous l'êtes encore plus.

Et P., dans l'amour, s'intéresse au risque. Mais vous, c'est à l'amour lui-même que vous vous intéressez. Vous considérez le risque comme un mal inévitable et d'ailleurs vous avez tendance à le déplacer de votre dos sur celui de la femme.

J'ai relu le Songe. A un certain moment vous dites que sur la ruine de l'amour de l'âme pour Dominique, le désir se lève sans plus un obstacle. Ça a fait crier. Mais c'est vrai. L'amour parfait ne comporte pas le désir. Le désir, c'est le « manque » dans l'amour. Paulhan m'aurait désirée s'il avait pu croire un seul instant que je ne l'aimais plus – ou que je l'aimais moins. Alors, un désir formidable se fût élevé entre nous et nous aurions, lui et moi, sombré dans la catastrophe.

Mon manque de discrétion et ma bonne nature m'ont fait passer comme une fée et un ange à côté de toutes les charges de dynamite. Je vous redis que c'est miraculeux. Il n'arrive aucun mal aux dieux.

Jean B. a fait la bourde. Il a envoyé son mandat de 500 francs. Je l'ai refusé mais comme c'est simple, facile, et aérien de refuser un mandat ! Aucune formalité. La grâce même.

Quand je pense aux mille tracasseries que me fait le facteur quand je touche pour Papa son mandat d'ancien combattant. Je crois que c'est 300 ou 340 francs. Eh bien, il faut, après une discussion interminable, (Suis-je bien sa fille ? Est-ce que je suis sa fille ? C'est strictement interdit de donner le montant du mandat à quelqu'un d'autre que le destinataire...) ... Ensuite, le facteur compte les 300 francs, avec un soin méticuleux. Ensuite il faut rendre l'argent. Ensuite il faut le pourboire. Bon sang de bon sang ! Mais j'ai refusé le mandat de Jean B. et c'est allé en 5 secs. Il va souffrir, le Monsieur, et avec les 500 francs j'aurais pu acheter le bouquin de Byrnes : « Speaking Frankly » et qu'Epting voulait. Mais enfin, tant pis. Je ne pouvais pas ne pas refuser le mandat comme je ne pouvais pas ne pas dire « non » quand Paulhan m'a offert implicitement de lâcher sa femme et ses enfants pour moi. On n'est pas libre. On fait ce qu'on est. Mais l'amour de ceux qui nous aiment nous donne l'occasion de faire ce qu'on est.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 11 janvier 48

Rilet,

Je voudrais bien des nouvelles de Ta santé. Mais comme il me paraît indécent et ridicule à la fois que des dieux fassent grincer le téléphone, me voici forcée de demander ces nouvelles demain à Ta concierge. J'en profite pour déposer cette petite lettre.

Depuis que l'amour de P. pour moi m'a ouvert le monde de la connaissance, je ne cesse pas d'aller de ravissement en ravissement.

Je me promène parmi les âmes et toutes sont merveilleuses. La Sienne. La Tienne. La Mienne. Rien n'est plus haut sur la terre et au ciel, Rilet, que Toi. Mais il y a quelque chose d'aussi haut et c'est Moi. Toutes les autres âmes nous sont inférieures.

P. est moins puissant que moi et c'est ce que l'amour m'a découvert. Si je demandais à P. de divorcer pour m'épouser, il le ferait. Il est forcé de faire tout ce que je lui demande et qui est dans ses possibilités (et je sais bien ce que je vais lui demander. Non pas de divorcer d'avec sa femme mais de me faire triompher de Sartre : cela aussi il peut faire.)

Quel éblouissement ! La gloire est maintenant à portée de ma main, non parce que j'ai du talent (que j'ai toujours eu, mais inutilement...) mais parce que P. m'aime.

Et en même temps se dévoilent mes relations avec Toi, et ce « mur » perpétuel contre lequel il me semblait buter, et cette constatation, fort juste ma foi ! mais qui était pour moi le mystère des mystères : « Il dit à la fois « oui » et « non ». Il m'aime – je n'en ai jamais douté et j'avais raison – il m'aime et il dit « non » – »

En même temps, maman qui Te déteste (parce qu'elle ne te comprend pas,) me disait parfois : « S'il te commandait de nous tuer, ton père et moi, tu le ferais. » Et j'écoutais cela stupéfaite. Je savais bien que non. Je savais bien que si Tu m'ordonnais de tuer mon père, je ne le ferais pas (et pas par « devoir », il ne s'agit pas de cela). Pourquoi alors maman me disait-elle cela ? Mais je comprends aujourd'hui. Si j'ordonnais à P. de tuer sa femme, il la tuerait.

Il y a donc des différences de puissance entre les êtres. Et la plus puissante peut tout obtenir de la moins puissante qui l'aime. Tu m'aimes. Mais Tu es aussi puissant que moi et voilà tout le mystère. Je peux te demander tant que je veux : « épouse-moi ». Tu peux toujours dire avec ambigüité : « Je ne T'épouse pas. »

C'est beau l'intelligence, Rilet. Ou plutôt non, ne disons pas « l'intelligence », que j'ai toujours eue (Jean de Beer est un crétin), mais « le manque d'ignorance ».

J'étais d'une ignorance infinie, abyssale, et, étant donné ma très grande intelligence, ça devait faire un drôle de mélange.

A Toi. Et que Ta divinité ne se fasse pas trop coincer dans les métros,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 14 janvier 48

Rilet chéri,

Il faut que je vous continue l'histoire de mon âme. Que c'est donc agréable d'être amoureux ! J'ai eu quelques petits doutes, je me disais que j'arrangeais peut-être tout cela dans ma tête et qu'il n'y avait derrière rien de vrai. Mais non ! J'ai reçu hier une petite lettre de Paulhan qui me confirme tout ce que je croyais.

Il ne me dit pas que je suis folle : il me dit que j'ai « sans doute » raison. Et il ajoute des remarques qui m'intéressent fort. Il paraît que c'est moi qui ai « tout formé » dès le début puis « tout dirigé », et il ajoute : « d'une main pas mal autoritaire ». Enfin, il finit par cette prière énigmatique : « que la liberté (j'imagine que par « liberté » il entend mes propres volontés,) s'accomplisse ».

Voilà Rilet. Et je pense utiliser, comme je vous l'ai dit, cette merveilleuse conquête non à massacrer une famille, mais à propager mon œuvre qui sans doute vaut et dépasse celle de Sartre. Maintenant je vais évidemment rencontrer Sartre sur mon chemin et risquer sa haine. Mais que Paulhan (qui le peut !) fasse un « mouvement tournant » d'une merveilleuse habileté et qui me permettra à la fois de triompher de Sartre, de mettre mes idées à la place de celles de Sartre, et de conquérir, ô miracle !, en même temps son amitié. (J'ai décidé de laisser mourir le Père Bruckberger (1) de sa belle mort mais je veux l'amitié de Sartre.)

Je veux aussi autre chose, Rilet chéri. Vous épouser. Mais voilà : comme je Te l'ai déjà dit, je n'ai aucun pouvoir sur Toi, (ni Toi sur moi, d'ailleurs). Mais il faut que je Te dise, avant toutes choses, ceci. Quoiqu'il arrive entre nous, ne Te force jamais à quoi que ce soit. Ne fais jamais ce que Tu n'as pas envie Toi-même de faire. J'ai découvert ce que c'est que le Péché Originel : c'est le Devoir, l'ignoble, l'horrible, l'affreux, le catastrophique Devoir. C'est le Devoir qui a empoisonné la création. Ainsi donc, entre nous deux, si jamais nous nous marions, une décision préalable et éclatante : pas de Devoir conjugal. J'ai bien dit. Cette atrocité ne doit pas exister entre nous (étant donné nos caractères, ça massacrerait tout). Et j'ajoute : la délectation infinie, pour moi, Rilet, d'avoir épousé un dieu, et pour Toi, Rilet, d'avoir épousé Ton Double-Dieu, cette délectation passera en délices et en enchantement tout ce que nous pourrions faire en fait d'actes. Quand on a un merveilleux champagne et au goût sans cesse renaissant, on ne tient plus aux piquettes du village, et dont on a d'ailleurs assez au bout de 2 jours.

Je poursuis, Rilet chéri. Si Tu es d'accord avec moi, si mon idée, c'est la Tienne, alors cours vite chez l'imprimeur et fais-lui fabriquer des jolies petites cartes avec écrit dessus : « Alice Poirier et Henry de Montherlant ont le très grand plaisir de vous faire part de leur prochain mariage. »

Ensuite, Tu me donnerais trois de ces cartes pour que j'en envoie une à Paulhan, la deuxième à ma vieille amie Yseult, et la troisième au Monsieur, de Montpellier, dont j'ai refusé le chèque. Il a bien droit à une petite compensation.

A Toi,

Alice

ooo



Père Raymond Bruckberger  
Dominicain, (1907-1998)

Note (1) : **Raymond Léopold Bruckberger** est un prêtre dominicain, écrivain, traducteur, scénariste et réalisateur français, né à Murat, dans le Cantal le 10 avril 1907, ordonné prêtre en 1934 et mort à Fribourg (Suisse) le 4 janvier 1998. Quatrième de cinq enfants d'un père autrichien, sa jeunesse fut difficile, avec l'emprisonnement de son père, son évasion, la mise sous séquestre des biens familiaux, ce qui contraignit la famille à vivre de charité. Raymond Bruckberger rejoint l'ordre des Dominicains à l'âge de 22 ans, en 1929, au couvent de Saint-Maximin (Var). Il se voit confier la rédaction de la Revue thomiste où, en 1937, il publie sa thèse: *Métaphysique*. En 1939, il obtient de ses supérieurs l'autorisation de servir. Il rejoint en mars 1940 le corps franc de Joseph Darnand, avec qui il se lie d'amitié. Blessé à Chantilly, il est fait prisonnier. Il s'évade en juillet 1940, passe par Dijon en zone libre grâce au chanoine Kir, et retrouve Darnand à Nice, également évadé, avec qui il songe un instant à créer une association d'anciens combattants. Refusant de prêter serment d'allégeance au régime de Vichy, il commence à être attiré par l'action du général de Gaulle. Au moment de se séparer de Joseph Darnand, il aurait alors dit à ce dernier : « Si vous continuez dans cette voie, vous passerez en Haute Cour pour trahison, vous serez fusillé et je serai assez con pour venir vous défendre ». En mai 1941, au nom de la défense de Charles Péguy, il interrompt un discours d'un responsable de Vichy sur l'amitié franco-allemande, en présence de l'évêque de Nice et du préfet. Expulsé de Nice, il prend bientôt contact avec Claude Bourdet et la Résistance. Arrêté par la Gestapo en 1942, il échappe à la mort, sans doute grâce à l'intervention de Darnand, et fait cinq mois de prison. Dès sa libération, il prend le maquis dans le Vivarais, où il fréquente Albert Camus. Il fait également connaissance avec Robert Bresson, avec qui il réalise, en collaboration avec Jean Giraudoux, *Les Anges du péché*, dans lequel beaucoup voient une métaphore de la Résistance. Sur les instances du général De Gaulle, la Résistance veut se doter d'un aumônier général. Alexandre Parodi nomme alors Bruckberger aumônier des Forces françaises de l'intérieur. Il participe à la Libération de Paris le 19 août 1944. Afin d'éviter une confrontation avec le cardinal-archevêque Suhard, qui a reçu à Notre-Dame de Paris le maréchal Pétain et le Commandant allemand de la place de Paris, Bruckberger estime que la messe de libération doit être célébrée dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Mais de Gaulle veut Notre-Dame. Bruckberger fait alors savoir que la présence du cardinal dans sa cathédrale n'est pas souhaitable. Le Te Deum a lieu le 26 août 1944, sans le cardinal exclu par le Général lui-même et confiné à l'Archevêché. Au dehors, pendant le chant d'action de grâce, des résistants croient voir des tireurs embusqués allemands et tirent des rafales. Après la guerre, décoré de la médaille de la Résistance avec rosette, le père Bruckberger hante Saint-Germain-des-Prés de sa silhouette caractéristique et devenue très familière aux Parisiens. On peut l'y croiser en compagnie de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. C'est l'époque où il dénonce à la fois l'influence du parti communiste, mais aussi l'action des catholiques sociaux autour du Mouvement républicain populaire issu de la Résistance.

-551-

Il se dresse énergiquement contre ce qu'il estime être les abus de l'Épuration, assiste quotidiennement Darnand dans sa cellule à Fresnes, en 1945, obtient une douzaine de grâces du général de Gaulle, et mène en vain campagne pour celle de Jean Bassompierre, qui sera exécuté le 20 avril 1948. C'est précisément cet épisode qui amène les autorités ecclésiastiques à l'affecter dans l'Atlas Saharien, à Aïn Sefra (Algérie), où il devient aumônier de la Légion étrangère. Cet éloignement de la France met d'ailleurs fin à la revue *Le Cheval de Troie*, créée par lui un an auparavant et dirigée depuis son couvent de Saint-Maximin, qui aura coûté cent mille francs par mois à son éditeur Gallimard. Le 13 mai 1958, il traverse le détroit de Gibraltar, pour revenir en France, où son statut d'assigné *extra conventum* permet de garantir, aux yeux du futur nouveau président de la République Charles de Gaulle, un vernis de légitimité. Il prend sa retraite en 1962. Il collabore alors régulièrement à *L'Aurore*, et au *Figaro Magazine*. En 1985, Il est élu à l'**Académie des sciences morales et politiques**. Le Père "Bruck" est inhumé dans le petit cimetière du village de Chexbres (canton de Vaud-Suisse) qui surplombe le lac Léman, lieu où il passa les dernières années de sa vie grâce à la générosité de ses amis suisses. (Sources Wikipedia).

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi soir 30 janvier 48

Rilet, Gandhi assassiné... il faut que je vous fasse part de l'atroce peine que ça me fait, le symbole même de l'horreur du monde. Un saint... assassiné. Des gens qui veulent s'étriper tout à loisir et qui, pour cela, assassinent le Saint qui les en empêche.

Et voici que me reviennent ces mots de votre livre, avec leur profonde, leur infinie vérité : « La pureté, à la fin, est toujours blessée, toujours tuée... les valeurs nobles sont toujours vaincues. »

Pressentiez-vous la mort de Ghandi, Rilet ? Comment saviez-vous ces choses ?

Téléphonez-moi quand nous nous verrons. Je n'entends qu'un concert de louanges à propos du « *Maitre de Santiago* » et j'en suis heureuse pour vous.

Amicalement,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

13-2-48

Rilet chéri,

L'amie que j'avais amenée avec moi à la Première du « *Maître de Santiago* » me dit qu'elle ira de nouveau avec son mari. Elle m'envoie aussi des coupures de presse que je n'avais pas lues, notamment l'article de Jacques Lemarchand dont vous aviez parlé vous-même dans « Carrefour » et qui est en effet très bien.



Je vois avec plaisir cet éloge qui me semble unanime – car même ceux qui sont de mon avis et qui trouvent qu'Alvaro est un monstre, ne peuvent tout de même pas cacher leur admiration pour la vitalité et le singulier pouvoir empoignant de ce monstre... Etre terrifiée, c'est encore une façon de proclamer la beauté d'une pièce.

Je me demande ce que disent les communistes, « Ce Soir » et les « Lettres Françaises » notamment. Vous savez que Paulhan a été rayé du titre ? Ces messieurs ont décidé qu'il n'était plus « fondateur », ce qui d'ailleurs ne lui déplait pas. C'est drôle, Rilet, que mon affection pour Paulhan a ce curieux effet : songer intelligemment à vous épouser vous. Je dis « intelligemment » car jusqu'à présent je m'y suis prise assez maladroitement, il me semble. Dire à un monsieur qu'on est persuadée qu'il sortira de son caleçon un éblouissant miracle, c'est peut-être le flatter et l'amuser. Mais ce n'est sûrement pas l'inciter au mariage.

Il y aurait une bonne œuvre à faire : publier très bon marché un petit volume de 50 pages : « Conseils aux dames qui désirent épouser un Monsieur. Ce qu'il ne faut pas faire ». Ce serait bien utile car encore une fois, dans ces choses, la famille ne sert à rien. J'ai l'impression que je serais marié à vous depuis 20 ans déjà si je n'avais pas été si bête.

Amicalement à vous,

Alice

Papa avait 50.000 frs en billets de 5.000. Divisés en 3 parts – mon frère, moi, et mes parents – on lui en retient encore 10.000. J'espère que vous n'avez pas d'embêtements.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi 17 février

Rilet aimé,

J'ai décrété que votre dysenterie réclamait non pas des piqûres mais du riz au lait.

Je vous en ferais si vous veniez samedi ou dimanche – je vous dis samedi ou dimanche, car ce sont les jours où mon frère ne vient pas et je sais que ce n'est pas la présence mais plutôt la non-présence de mon frère qui est susceptible de vous attirer.

Prévenez-moi si oui et je serais enchantée (je vous montrerais aussi le fonctionnement de mon poêle à bois dans le salon, qui peut vous intéresser).

Si non, je viens comme convenu lundi 6 heures. Quant à vos dessins, ne comptez pas sur moi pour le vernissage. J'abomine les mondanités et si je vais les voir, c'est incognito, la semaine prochaine ou la semaine d'après.

Affectueusement et meilleure santé. Vous auriez pu choisir une maladie, Rilet, qui aurait davantage exalté mon amour. On dirait que c'est un fait exprès,

Alice

ooo

-553-

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi 24 février 48

Rilet chéri,

J'ai vu l'exposition du Palais Royal qui m'a un peu rappelé celle du boulevard Montparnasse, il y a de nombreuses années.

Je trouve votre mère absolument ravissante – beaucoup mieux que vous, Rilet, et pourtant, ce que vous avez de charmant, c'est d'elle que vous l'avez, (pas de votre père). J'ai regardé sa figure pour y trouver la vôtre, dans vos jours de douceur. C'est drôle comme on vous retrouve dans le visage de votre mère, comme une image au fond d'une eau : mystérieux et divin.

Cette vitrine des souvenirs d'enfance m'a d'ailleurs longuement retenue. J'ai aimé les « photographies » de chats avec croix et chaînes de l'Ordre (tout à fait comme la croix et la chaîne sur la poitrine d'Alvaro !). Quel dommage, encore une fois, de ne vous avoir pas connu quand vous aviez 16 ans ! C'est vous à 16 ans que j'aurais voulu aimer – alors que j'en avais 12 – et j'en garde l'éternelle nostalgie. Il me semble que mon amour pour vous, c'est plutôt « ce qui aurait pu être », que ce qui est réellement.

Etrange sentiment...

Entendu pour lundi prochain, 6 heures. Téléphonnez au cas d'empêchement mais j'espère tout de même que la neige sera fondue. C'est une véritable Sibérie, ici.

Amicalement à vous,

Alice

J'ai vu qu'il avait paru de vous des « Carnets » aux éditions de la Table Ronde : qu'est-ce que c'est que ces « Carnets » ?

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 1<sup>er</sup> mars 48

C'est drôle ce sentiment que j'ai pour vous, Rilet. Inoubliable. Planté en moi comme le Maître de l'Horloge et ayant le pouvoir, à son gré, soit d'arrêter, soit de faire marcher les aiguilles.

Je voudrais me marier avec vous pour avoir des amants. Et pourtant, si je ne me marie pas avec vous, je n'aurai pas d'amants, je refuserai tous ceux qui se présenteront à moi.

L'expérience-P. est concluante : quelle stupéfaction de constater et le bondissement de ma joie à l'idée qu'il est d'accord, (je vous montrerai sa lettre. Vous verrez que je n'invente pas) et d'autre part, cette résolution en moi têtue, violente : vous d'abord.

-554-

Est-ce que j'imagine un plaisir particulier avec vous ? Pas du tout. J'imagine au contraire que ce serait la purge. Et pourtant. Expliquez-vous ça, moi je n'y comprends rien. On lit dans les bouquins que la femme qui « aime » veut être « fidèle » : mais je ne songe pas le moins du monde à vous être fidèle ! Au contraire ! Et pourtant, tous les amants possibles sont refusés aujourd'hui « à cause de vous ».

Je me demande si je suis peu naturelle, sophistiquée, ou alors si c'est le comble du naturel.

A samedi. Amicalement,

Alice.

Votre « Carnaval Sacré » est très bien, mais l'Appendice, à mon idée, inutile. Il ne faut pas que vous essayiez « d'avoir des idées », Rilet, c'est régulièrement une erreur !

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 10 mars 1948

Rilet chéri, je ne cesse pas de me raconter à moi-même cette merveilleuse histoire. En somme, j'ai été pour vous le brave toutou, le toutou qui aime. J'ai été à la chasse et j'ai rapporté un magnifique gibier, risquant d'être tuée. Ensuite, j'ai gentiment posé ma conquête sur le tapis, devant vous : « Tu vois ce que j'ai conquis ! Tu vois la prise éblouissante que j'ai faite. Mais je ne veux la tenir que de Toi. Si tu me la refuses, je n'en veux pas. » Voilà ce que j'ai fait, Rilet, et très naturellement, sans me forcer du tout, car en vérité, je ne peux pas faire autre chose. Pas l'ombre d'un « calcul ». De toutes façons, c'est ça. C'est si on me défendait de vous apporter ma prise que ça me ferait crier. Ça me paraît simple et sublime à la fois. Ce qu'il y a de plus simple. Le klebs, encore une fois, le toutou aux grands yeux. Mais en même temps du plus haut sublime, rare comme un diamant dans la mer.

Je suis contente d'avoir vu ça. Content de vous avoir fait plaisir (car certainement je vous ai fait plaisir). Et pas de casse, remarquez : Paulhan a été sacrifié et il est ivre de joie (qu'est-ce que nous allons en faire ? En aucun cas, je ne veux m'être servie de lui. Mais c'est ici que revient sur l'eau mon invention de génie : mes deux mois de vacances conjugales...)

Avez-vous remarqué comment cette histoire merveilleuse rejoint votre cri : « Je ne tolère que la perfection » ? Se jette à l'intérieur de ce cri comme le torrent dans la mer ? Comme la vie est belle ! Vous ne « méritez » rien et vous « avez » tout. La grâce, Rilet, je ne crois plus qu'à ça.

A vous,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi soir 13 mars 48

Rilet chéri, vous m'aviez prise un peu au dépourvu avec le Monsieur au Chèque, ma victoire sur P. m'avait un peu fait oublier cette victoire mineure. Car c'en est une, elle aussi. Je viens à vous avec, sur mes épaules, les dépouilles de mes amants possibles, et venant les jeter, les unes après les autres, à vos pieds.

Le Monsieur au Chèque a ajouté un second pataquès à son pataquès du Chèque. Il a cru que le poème que je lui envoyais « La Vierge et l'Affreux Séducteur », qui était sur Paulhan et sur mes amours avec P., était sur lui – le Monsieur au Chèque que je n'ai jamais vu – et sur mes amours avec lui.

L'Affreux Séducteur, la beauté de l'Affreux Séducteur, les « fesses de lion », tout cela, c'était lui, et même il a été « indigné » des « fesses de lion ».

J'ai trouvé ça grotesque de sottise et de fatuité, je lui ai écrit que celui qui avait inspiré le poème, c'était Paulhan et non lui, et qu'il était un fat, et qu'il valait peut-être mieux en rester là de nos relations.

Là-dessus il s'est excusé fort gentiment mais je l'ai tout de même condamné au silence pour quelque temps. Je lui écrirai moi-même la première, le cas échéant.

C'est tout. Victoire complète là aussi mais Jean B., c'est tout de même moins brillant que P. et d'ailleurs ça ne m'a pas éclairée par rapport à vous et à mon sentiment pour vous. C'est donc moins intéressant. Il y a des différences de valeur et de niveau entre les êtres ; les uns vous font plonger plus avant dans la connaissance que les autres.

Je ne crois plus qu'à la grâce, Rilet, mais la grâce, dites-moi, c'est peut-être vous ?

Autre chose. Avez-vous lu de G. Krassovsky, les Maximes de Don Juan ? (1) Un petit livre merveilleux, qu'on dirait de vous, et dont personne ne parle...

Affections,

Alice

Note (1) *Les maximes de Don Juan*. Editions de L'homme et la vie. 1947. (Littérature, Maximes) Broché – 1947

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 14 mars 1948

Rilet chéri,

Je me souviens avec amusement que vous avez autrefois écrit « amour » avec un h. Mais voici la définition du vrai amour – celui sans h. : c'est le pari vertigineux sur la sublimité d'un être. Oui, je crois bien que c'est ça. Vous, moi, Paulhan, à l'intérieur des liens d'amour que j'ai fait naître entre lui et moi, et entre vous et moi, nous n'avons fait que « parier » sur nos sublimités réciproques.

Paulhan avant de se « laisser séduire », a évidemment « parié » sur ma sublimité, qu'affamée et sans époux à mon âge, en dépit d'une valeur inouïe, « il était possible » que je me jette sur lui et que je le force à divorcer. Vous avez « parié » sur moi, Rilet, en ne vous mariant pas, (alors que vous pouviez épouser des duchesses, et les plus belles, et les plus jeunes, et les plus riches...) et en risquant qu'on vous traite de vieux garçon, de maniaque, et peut-être même d'impuissant... Et moi aussi Rilet, j'ai « parié » sur vous, et à plusieurs reprises. Et j'ai fini sur l'apothéose de tous les paris : vous porter Paulhan sur un plat et « parier » que vous ne m'épouseriez pas, et que je n'aurais par conséquent ni Paulhan, ni vous.

Et maintenant nous allons tirer de cette merveilleuse histoire des biens infinis. Le bonheur parfait. Vous et Paulhan, vous ferez l'amour avec moi « sans dégoût », sans cette « tristesse de la chair » et qui fait tant de mal justement parce qu'elle n'est au fond qu'une tristesse de l'âme, qu'une infinie déception de l'âme.

Autre bienfait. N'avez-vous pas pensé que vous, moi, Paulhan, nous figurions la Trinité céleste ? Vous et moi, nous sommes « inenivrables » je veux dire que personne et absolument personne au monde ne peut nous « séduire ». Jamais je ne vous ai séduit (physiquement) et jamais non plus Rilet vous ne m'avez séduite (physiquement). Mais Paulhan, c'est autre chose. Je l'ai séduit. Il s'est laissé séduire (physiquement) par moi. Paulhan figure donc le « canal » par lequel nos idées, à vous et à moi, vont pouvoir se déverser sur le monde.

En d'autres termes, en étant à la fois votre épouse et la maîtresse de Paulhan, je vous donne le pouvoir absolu sur toute la littérature française (en même temps qu'à moi).

Comme c'est intéressant ! Et quelle bombe atomique de l'amour fallait-il pour aboutir à cela ! Et remarquez que nous avons, en plus, complètement terrassé ce dragon : la jalousie sexuelle. Elle n'existe plus entre nous. Vous n'êtes pas « jaloux » de Paulhan et Paulhan n'est pas « jaloux » de vous.

Ah, la merveille des merveilles ! Ces pauvres jeunes gens, Rilet, qui, à 20 ans, s'imaginent savoir ce que c'est que l'amour et qui ensuite, fatalement et inéluctablement, sont attristés et désespérés.

Mais nous, nous n'avons plus 20 ans, et nous savons.

Affection et joie, Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 26 mars 48

Je vous souhaite de bonnes fêtes de Pâques, Rilet chéri.

Ne sont-ce pas des Pâques triomphales pour vous ? Vous avez réussi avec moi, et après 20 ans d'efforts, ce que vous aviez raté avec l'héroïne du Songe ; vous avez accompli votre pensée profonde qui n'était pas une pensée de gloire mais une pensée d'amour.

Vous pouvez être heureux. Et je le suis avec vous,

Alice

-557-

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi soir 27 mars

Rilet chéri,

Une amie, peut-être pas uniquement par gentillesse, m'envoie cette « Lettre à Montherlant » de Pierre Blanchet.

Or je trouve cela extrêmement intéressant du point de vue psychologique. Ce Pierre Blanchet, remarquez, est sûrement sincère. Son « indignation », son « mépris » sont sincères. Il y a donc des gens qui peuvent être sincères « à tort ».

(Remarquez d'ailleurs que le même genre d'erreur « sincère » est faite sur moi. Quand j'ai dit que j'étais « contente » des *Jeunes Filles*, on a dit que « j'aimais à être battue ».)

Comment expliquer ces erreurs, et, je le répète, sincères ? C'est qu'il y a des gens plus profonds que d'autres. Alors, dans certaines circonstances, les plus profonds agissant de façon évidemment diamétralement opposée aux moins profonds, ces moins profonds se croient alors justifiés à « mépriser » les plus profonds, ce qui est une cocasserie et une burlesquerie.

Un seul remède : l'amour. Le jour où Paulhan m'a aimée, il vous a, du même coup, admiré moralement et respecté. Je prétends donc que si ce Pierre Blanchet m'aimait, lui aussi verrait avec stupéfaction la profondeur de son erreur et commencerait lui aussi à vous admirer et à vous respecter. Mais les arguments de la raison, dans ce cas, ne servent absolument à rien. Je n'écrirai donc pas à ce Pierre Blanchet.

Vous non plus, je pense.

A vous, Rilet. Santé et joie !

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche soir, 2 avril 48

Epoux divin !

J'ai pesté et ragé contre ce cocktail, m'étonnant que toi-même, tu fis si grand cas des mondanités.

Mais quelque chose m'a dit (qui ressort du genre « devoir ») qu'il fallait absolument et inéluctablement venir. En plus de cela, j'ai mon amie Yseult qui meurt de désir de t'adorer et c'est bien un peu pour lui faire plaisir que je viens.

Moi, je t'aime parmi tes statues et tes rats (1) (tu m'as dit qu'il y avait des rats...) et il m'est plutôt désagréable de te voir parmi d'autres humains.

Affection et joie. Paulhan m'a offert du porto vendredi et j'ai refusé. Mais de toi j'accepterais tous les champagnes de la terre !

Alice.

Note (1) : Montherlant préfère rencontrer Alice chez lui Quai Voltaire !

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 9 avril 1948

Rilet chéri,

J'étais toute triste quand passant devant une librairie hier, j'ai vu votre Malatesta. Vous ne me l'aviez pas envoyé... Mais si, et avec une charmante dédicace.

La flamme de folie, à quoi faites-vous allusion ? J'imagine que la flamme de folie, entre vous et moi, ce serait que vous deveniez mon époux. De la folie furieuse, Rilet chéri, en vérité ça n'aurait pas le sens commun. Et pourtant, je vous vois obstinément mon Epoux, je me sens glisser, et indépendamment de moi-même, et inéluctablement, vers cet état de mort et de délices. Vous avoir comme Epoux m'apparaît comme la mort, c'est bien cela que je veux dire. L'Epoux l'autre Soi-même, l'Inoubliable, l'Inséparable, celui qui comprend tout, celui qui permet tout, et même qu'on fasse l'amour avec un autre qu'avec lui-même...

Grande nouveauté de votre Malatesta : les femmes y sont exaltées, on n'en croit pas ses yeux.

L'Avant-Propos me paraît tout à fait excellent, peut-être meilleur encore que la pièce. Cela vous arrive quelques fois, après avoir terminé un ouvrage, d'écrire 3 ou 4 pages de présentation sur lui, et c'est encore meilleur (l'article des Nouvelles Littéraires sur les *Jeunes Filles* en 1936).

Autre remarque : tout l'acte III (sauf la fin) m'apparaît peu fait pour le théâtre, trop en discussion d'idées. (A propos, ces discussions, Platina qui croit si fort d'être arrêté, je jurerais que cela a été écrit, non en février 44, comme vous le dites, mais 9 mois ou 1 an plus tard. Vous seriez mort depuis 100 ans et je ferais sur vous une thèse de doctorat, je vous prendrais là, avec la joie sadique des universitaires, en flagrant délit d'insincérité.)

Amicalement à vous,

Alice

Excellente Bibliographie ! Et la plus belle phrase du livre : « Dieu ait son âme. Allons dîner. »

P.S. J'aime cette lionne qui, lorsqu'on tue son mari, se rue au combat alors que le lion, quand on tue sa femme, fout le camp. Tout à fait nous, Rilet chéri.

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi 27 avril 48

Notre mariage, Rilet chéri, si jamais il se fait, devra être plein de signes, ruisselant de signes. Juin, Rilet adoré, le Solstice de juin ! Quand le soleil, au plus haut de sa courbe, doucement s'incline sur l'horizon. Ainsi, au plus haut de ma puissance et de mes vertus, je m'inclinerai sur ton épaule, Epoux adoré.

Cela dit, je travaille. Le mois prochain, je donnerai à Paulhan mon chapitre nouvellement écrit ou j'ai découvert à la fois ce qu'était la liberté et l'origine du mal. Mon livre n'est pas fini – il en est loin – mais enfin je dis à Paulhan que cette découverte, à elle seule, pourrait me mettre au niveau de Sartre (et peut-être plus haut).

J'ai une place qui me paraît tout à fait drôle parmi les philosophes et les théologiens : je suis seule. Personne n'écrit comme j'écris et ce que j'écris. En somme, je voudrais faire faire un bond immense aux sciences religieuses, et je ne rencontre sur ce chemin personne. C'est un désert absolu, et où je vais seule. C'est drôle. Une valeur cependant, une éblouissante valeur, et Paulhan devrait le voir – le voit sûrement.

Mais voilà, un tel talent – stupéfiant et unique – est long à mettre au point. Il a raison de refuser mes écrits tant qu'ils ne sont pas au point. Vous avez vu les « *Mains Sales* » de Sartre ? C'est excellent.

Affectueusement, Rilet chéri, mon Epoux.

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 13 mai 48

Rilet chéri,

Un petit mot encore pour lequel je ne veux pas vous déranger au téléphone.

Mes parents sont en voyage la semaine prochaine et j'aurai mon frère à déjeuner. Si ça vous dit quelque chose, venez un jour mais prévenez-moi avant au téléphone. Je vous promets un œuf et du pot au feu ou quelque chose dans ce goût. Mes talents culinaires sont limités.

A vous Rilet. Je serais très heureuse de vous avoir mais si vous ne voulez pas ou si vous ne pouvez pas, alors, à une autre fois !

Très amicalement,

Alice

ooo



**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 26 mai 1948

Rilet chéri,

Si je vous ai demandé de rechercher ce vieil article de juin 43 (1) c'est que j'ai le sentiment que, lorsque vous aurez lu mon petit ouvrage, vous aurez grande envie d'écrire sur moi. Alors ce petit article retrouvé vous eût économisé du temps et de la cellule grise.

Quant à moi, je préférerais évidemment que vous ne le retrouviez pas. Ainsi vous écririez d'enthousiasme. Mais écririez-vous seulement ? Ne nous avançons pas trop. Vous savez que je déteste autant que vous les travaux genre « Devoirs » et que la chose doit venir naturellement – ou alors ne pas venir du tout.

Comme j'aspire haut, Rilet, et comme je vous suis reconnaissante, au cas où ma gloire aboutirait, de ne pas m'avoir épousée prématurément !

Médiocre, ce refus m'eût tuée, ou du moins étouffée intellectuellement. Valeureuse, il m'a fait monter jusqu'à la plus haute cime de moi et que je n'aurais jamais atteinte sans lui.

Ainsi, tout est bon, Rilet, et vous serez quand même mon Epoux !  
Joie et victoire,

Alice.

Je vous téléphone la semaine prochaine car je veux, avant que nous nous voyions, que vous ayez, vous aussi, le manuscrit de ce petit livre. Paulhan l'imprimera-t-il ? Je l'espère bien. C'est son intérêt, je crois. Au-dessus de Sartre et récupérant Sartre.

Note (1) Cet **article** fut réellement écrit par Montherlant en 1943, (dont je reçus une copie de Claude Barat, héritier de Montherlant), mais il demeura dans ses papiers et ne fut jamais publié. Il ne tarit pas d'éloges à l'égard d'Alice ; pourtant Montherlant ne se décida pas à le rendre public car l'athéisme d'Alice se montrait trop agressif à l'égard de l'Eglise et des prêtres. Immense déception d'Alice ! Un passage de cet article est inséré dans l'Introduction du tome 1, page IV, de cette Correspondance. (Henri de Meeus, septembre 2016).

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 30 mai 48

Rilet chéri, je travaille comme un nègre : comment pourriez-vous épouser une obscurité ? Je ne le veux moi-même en aucun cas et je sens bien que vous non plus (si vous m'aimez réellement, si vous pénétrez spirituellement en moi), vous ne pouvez pas le vouloir. Je me rue sur vous, illustre Rilet, comprenez-vous ? Vous êtes mon Epoux, vous l'êtes de tout temps, mais vous ne le serez en vérité que lorsque je vous aurais conquis par ma propre gloire.

-561-

Ne croyez pas que je vous préfère Paulhan. Pas le moins du monde. Tant que vous vivrez, ce n'est pas Paulhan que je voudrais épouser, mais vous. Mais Paulhan doit être utilisé pour ma gloire.

Suis-je en pleine fantasmagorie ? J'ai pourtant passé l'âge des rêveries de gosse, il doit y avoir quelque chose derrière.

Mon petit ouvrage sera tapé dans une dizaine de jours et j'en donnerai un exemplaire à vous en même temps qu'un exemplaire à Paulhan. Paulhan dans ma pensée, doit le trouver « digne de paraître » et vous, dans ma pensée, vous devez vous emballer. Ah, que cela soit !

Je vous téléphonerai à ce moment-là Rilet, donc autour du 8-10 juin.

Et jusque-là, tenez-vous en joie et santé. A vous, Epoux bien-aimé.

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 3 juin 48

Rilet,

Je passerai chez votre concierge demain pour demander de vos nouvelles.

Vous aurez mon petit ouvrage dans 8 jours, en même temps que Paulhan. Ce désir de vous convertir, Rilet chéri ! Vous ne m'entraînez évidemment jamais à l'intérieur d'un christianisme vidé de sang, mais moi quel désir ! Quelle passion ! De vous entraîner au milieu de mes flammes et de mon feu.

Enfin, vous verrez. Je fais l'expérience sur vous. J'essaye de voir si ma religion « mord » sur vous.

C'est le même courant de passion qui avait inspiré mes « *Sources* » et qui maintenant inspire mes « *Fêtes de la Mort* ». Mais je crois que mes « *Fêtes* » sont en progrès. Plus gaies, plus coulantes, moins grinçantes, moins « grandiloquentes ».

Le Christ est un Dieu gai, j'ai fait cette découverte, et la religion, au fond, est une grande fête, la plus amusante et la plus passionnante chose qui soit au monde.

Enfin, vous verrez. Si je vous ai comme disciple, et à côté de vous Paulhan, et Sartre, ce sera un beau succès.

Amicalement, Epoux divin,

Alice

P.S. Je viens de lire votre article de « Carrefour ». Excellent, Rilet, excellent ! Et quelle « divine surprise » de constater que vous êtes intelligent !

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 9 juin 1948

Rilet chéri,

Nous pourrons nous voir, si vous voulez bien, la semaine prochaine. J'attends que vous me téléphoniez.

Vous aurez après-demain ce chapitre de mes Fêtes de la Mort. Ça forme un tout, bien que ça ne soit qu'un chapitre (60 pages) et je voudrais bien que Paulhan me l'imprime séparément. Ça me ferait connaître immédiatement, je crois. C'est les Sources, en mieux, et tout à fait adaptés à l'époque. Je ne voudrais pas que Paulhan le lise avant vous, Rilet chéri. Tâchez de sacrifier une petite heure.

Je sens de plus en plus que je ne vous épouse que si je suis illustre. Aucun désir sans cela. Et pourtant, si vous m'aviez épousée il y a 20 ans, j'aurais renoncé à écrire. Toute cette puissance merveilleuse et capable de faire la joie de centaines et de centaines d'êtres (du moins je l'espère !) eût été engloutie en vous.

Combien de femmes sont ainsi englouties par des messieurs ! Pourtant, ne les plaignons pas trop ; il est vraiment trop facile à la femme-pondeuse de raconter qu'elle « aurait pu être un génie ». Je prétends, moi, que son destin de femme-pondeuse prouve, précisément, qu'elle n'aurait pas pu en être un.

Amicalement,

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 18 juin 48

Rilet chéri,

Je passe chez vous pour demander des nouvelles de votre santé. Veillez bien sur vous, Rilet ; comme je recule l'amour pour après la gloire ! Mais les choses sont ainsi : manifestement, c'est la gloire qui est ma passion suprême. Je veux vous épouser, mais pas avant que je sois célèbre. Et comme nous nous entendons bien ! Vous êtes discret, vous n'insistez pas, (et Paulhan aussi est discret. Je suis tombée sur des hommes « délicats », des hommes qui me laisseront toujours faire, en fin de compte, ce que je veux moi).

(Toutefois, ne laissons pas de côté l'ironie : vous êtes peut-être « discrets » par manque de désir !)

Rilet chéri, il faut que j'aie la gloire et comme c'est Paulhan qui donne la gloire, vous pensez si je l'entreprends.

-563-

L'autre jour, vous m'avez rencontrée à la N.R.F. mais c'est ma passion pour la gloire qui m'y pousse (non mon désir de coucher qui eût été, je pense, réalisé depuis longtemps si c'est ça que j'avais voulu).

Paulhan dit qu'il va montrer mon texte à Sartre et que ça prendra un peu de temps pour le joindre. Sartre ! Encore lui qui dispose de ma gloire ! Je pense que je pourrais devenir non un sous-Sartre comme Simone de Beauvoir, mais un pendant à Sartre. Egale à Sartre bien que sous un autre registre. Un Sartre qui proposerait une philosophie gaie (alors que la sienne est sombre).

Enfin, ce serait ça mon désir. Je veux modestement devenir la plus grande parmi les plus grands. Souhaitez que cela réussisse, Epoux divin, mon égal !

A vous,

Alice.

ooo



Karl Epting

(1) **Karl Epting**, né le 17 mai 1905 à Konongo-Odumase au Ghana, mort le 17 février 1979 à Hänner en Allemagne, fut l'un des représentants les plus influents de la culture allemande dans le Paris des années 1930 et 40, ainsi qu'un collaborateur fidèle de l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, Otto Abetz. Il admirait l'œuvre de Montherlant. Alice Poirier entretint une correspondance avec lui.

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 13 mai 48

Rilet chéri,

La police s'est intéressée à mes « *Fêtes de la Mort* ». Des trois exemplaires que j'avais tapés à la machine, j'ai donné 1 exemplaire à vous, le deuxième à Paulhan-Sartre, et le troisième je l'ai envoyé innocemment au Cherche-Midi pour Epting (1) (voir ci-dessus).

-564-

Eh bien ! Ces idiots de la prison n'ont rien eu de plus pressé à faire, au lieu de le donner à Epting, que de l'envoyer au juge d'instruction avec une note que je devine à peu près celle-ci : « écrits incendiaires visant à favoriser l'évasion d'un détenu ».

Résultat : on m'envoie un gendarme de Neuilly avec ordre d'être interrogée au Tribunal Militaire. Vous jugez de l'indignation et de l'effarement de mes parents ! C'est fou ce que mes parents ont l'air de fuir devant le risque alors que moi je vis là-dedans comme un poisson dans l'eau. J'étais enchantée et à ce point enchantée que j'ai même devancé l'appel.

J'ai donc fait la connaissance du juge d'instruction qui est un homme charmant et qui a dû, je suppose, être tout de suite fixé sur la stupidité de ses subordonnés. On ne confond tout de même pas, de cette façon, littérature et affaires de justice !

Enfin, je suis tout de même contente : mes écrits ont assez de force pour déplacer toute la gendarmerie de Neuilly ! C'est bon signe.

Pourvu que Paulhan aussi les trouve bons et m'imprime. Au fond, c'est ce qu'on demande depuis si longtemps : une tentative de réconciliation qui ne serait pas pleurarde ou faible et que tous pourraient accepter. Mais pour cela il fallait un cadavre : l'Eglise et la morale traditionnelle. Je suis très contente de ce que j'ai fait et j'espère, si c'est imprimé, que ça fera du bien. Je l'ai écrit pour les Allemands aussi et c'est pourquoi je voulais qu'Epting le lise.

Bien amicalement, Rilet chéri, quand se voit-on ?

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 24 juin 48

Rilet chéri,

Le Solstice ! Et je ne vous ai pas encore épousé ! Mais le moyen de ne pas me jeter dans ma plus grande passion, la gloire, et que votre affection est assez profonde et bonne pour me laisser poursuivre ? Je pense que vous auriez pu m'épouser quand je vous ai connu, à 28 ans, et par conséquent m'éteindre à jamais.

**Ci-joint le mot de Paulhan.** Ça ne m'a pas l'air d'aller trop mal. Je voudrais qu'il me glisse entre Camus et Sartre, parmi les philosophes qui sont d'abord écrivains, pour que j'aie ensuite la possibilité de prendre le premier rang.

Quand je verrai clair dans mon avenir et que je sentirai la possibilité d'avoir ce que je veux (être le plus grand philosophe-femme de France,) alors je vous épouserai Rilet. (Vous êtes d'accord, évidemment ! je ne suppose pas que vous ne soyez pas d'accord !)

Mais d'abord le boulot. A vous, cœur de mon cœur.

Alice

Note de Jean Paulhan à Alice Poirier datée du 20 juin 1948 et épinglée à la lettre du 24 juin 1948 :

« Je suis toujours un peu embarrassé par le raisonnement : « il faut que les choses se passent ainsi (pour que je sois un grand philosophe.) Donc, elles se passent ainsi ». Mais vous en abusez moins cette fois-ci que dans les manuscrits précédents. Tout de même, il reste (à mon sentiment) dans ces Fêtes trop d'intentions, de prétentions auxquelles je ne veux pas du tout dire que vous soyez toujours inégale, non.

La page 35, très belle. Aussi la p.37 (le mal).

Où diable voyez-vous votre « goût des êtres ? » (p.5) Vous ne pouvez pas les supporter.

J'aime bien la p.51 (les hommes « rachetés »).

J'aime bien le reste aussi. C'est un peu trop comme le « journal » d'un traité de la liberté qu'il eût fallu écrire.

Avec l'amitié de

Jean Paulhan.

Je le remets à G.G. (Gaston Gallimard, ndlr) pour Camus, et Sartre.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 1<sup>er</sup> juillet 48

Rilet chéri,

Vous continuez à remporter passivement (et sans même remuer le petit doigt,) victoire sur victoire sur Paulhan.

La preuve est maintenant faite qu'un amour parfait (et justement « sans désir » parce qu'il est parfait.) triomphe le plus facilement et le plus complètement du monde d'un amour « presque » parfait (et justement accompagné d'une immensité de désir de part et d'autre parce qu'il est « presque » parfait.)

Je vous montrerai les preuves écrites quand nous nous verrons. Je pense que ça vous donnera l'occasion d'un beau livre... et peut-être aussi d'un bonheur d'Epoux.

A vous, Rilet chéri. Téléphonnez quand vous aurez lu mon œuvre. Je fais maintenant la morale mais ça ne marche pas encore,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Berne, samedi 7 août 48

Rilet chéri,

J'ai lu dans Carrefour que vous vouliez mourir et j'ai déduit delà que vous deviez songer au mariage avec moi. Dépêchez-vous dans ce cas, car P. peut devenir veuf, ce qui aiguiserait singulièrement mes désirs à son égard. Avec ma discrétion habituelle, je l'ai un jour interrogé sur ses facultés viriles, sur quoi il m'a dit qu'il avait des « mérites évidents ». Je n'en avais jamais douté.

Il fait assez beau ici et bien plus frais qu'à Paris. Nous partirons mardi (le 10 !) pour *Flims* (1), dans les Grisons, et où nous resterons probablement 3 semaines. Il y a de beaux lacs paraît-il, et je compte me baigner s'il fait chaud. J'ai un costume de bain en 2 pièces avec le nombril à l'air. C'est très gracieux, vous devriez voir.

Inquiète de votre santé, Rilet, comment allez-vous ? Et quand comptez-vous aller à Venise ? Ça sent bien mauvais, cette ville. J'ai un adorable souvenir des pigeons et des dorures de St-Marc et un détestable souvenir de l'odeur. Vingt-quatre ans, je ne vous connaissais pas encore ! Mais déjà, je devais vous « fabriquer » dans mon inconscient.

Eternel ami ! Ne m'épousez pas si vous ne me désirez pas, ce serait une idiotie, mais ne me demandez pas de vous sortir de mon cœur, jamais !

Rilet aimé, vous avez besoin de crème de lait pour votre santé. Voulez-vous que je vous envoie, quand je serai de retour à Berne, un colis avec quelques boîtes ? Je ne sais quoi vous donner, donnez-moi une idée.

Je continue – quand il pleut – d'écrire mon livre. Il y a encore la morale – et il y a la Préface.

Paulhan devrait tout de même se décider à déblayer le terrain pour moi. Je crois que je suis originale en philosophie (plus que Sartre !) et c'est vraiment la rareté extrême chez une femme. Mais hélas, je puis avoir tout le mérite imaginable, si jamais personne ne se décide à le faire savoir ! Mais je crois tout de même que vous avez raison ; je devrais supprimer le pipi.

A vous Rilet, j'ai hâte de vous revoir et de vous dire que mariée ou non avec vous, je vous aimerai toujours ! Soyez joyeux, n'avez-vous pas réussi, et à la perfection, une amitié homme-femme ?

Alice

Note (1) : **Flims**, appelée en romanche **Flem**, est une commune suisse du canton des Grisons, située dans le district d'Imboden



ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

27 août 1948

Rilet chéri,

Un peu inquiète de n'avoir pas reçu de nouvelles de vous. Pour comble d'ennui, le « Carrefour » ni aucun hebdomadaire français ne parvient jusqu'à ce bled. Je ne sais pas du tout comment vous allez ni même si vous êtes à Paris.

Tout à fait consolée de mon échec avec Gallimard. J'ai quelque chose à dire ; j'ai à construire une théorie de la liberté qui rendra possible la morale. Je n'ai donc qu'une seule chose à faire : travailler et atteindre ces buts de notoriété puisque les buts d'amour paraissent trop compliqués.

D'ailleurs, il y a quelques chances que la notoriété me donnerait l'amour.

Ni vous ni moi, Rilet, ne peuvent savoir si nous nous marierons : cela ne dépend pas de nous et cela se fera tout naturellement et simplement si ça doit être.

J'ai dans l'idée que ce serait plutôt vous qu'un autre que j'épouserai si j'atteins mes buts ; mais je n'en sais rien, évidemment. Je vous aime, cette amitié triomphe de tout et cela suffit.

Vous avez dit que je m'admiraïs beaucoup. Mais je serais hypocrite si je ne m'admiraïs pas.

Ce Park-hôtel est pour moi une vraie Thébàïde ; les plaisirs qu'on y goûte sont pour moi autant d'occasions de refus. Le tennis, le ping-pong, les soirées et les bals : refusés.



-568-

La vie de société tout entière : refusée. Des promenades solitaires, et dans l'espérance que je trouverai ma philosophie. La nage dans le lac, mais pour me maintenir convenable de corps et apte aux travaux de l'esprit.

Vous ne m'avez pas dit si vous désiriez quelque chose, Rilet chéri. Souhaitez-moi d'aboutir dans cette vie si compliquée et où l'on désire toujours au-delà de tout ce qu'on peut avoir, ou tout ce qu'on peut avoir, dût-il faire envie aux autres, est pour vous plat, ennuyeux et sans le moindre intérêt ; souhaitez-moi donc d'aboutir et écrivez-moi.

En tous cas, j'aimerais mieux crever que de baisser mes désirs. Ce serait pour moi l'infamie et l'ordure : le moyen de se « satisfaire de peu », d'être « contente de ce que l'on a » ; de ne « désirer que ce que l'on a ». L'atroce, l'épouvantable recette de vie !

A vous,

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

1<sup>er</sup> septembre 1948

Toute contente, Rilet chéri, que vous alliez bien ! Comme je tiens à vous, j'étais mélancolique toute la journée car je n'avais eu aucune nouvelle de vous depuis juillet où nous nous étions vus.

Nous rentrons à Berne lundi prochain 6, et entre le 20-25 à Paris ; je pense que mon frère profitera d'un voyage d'affaires pour nous rendre visite quelques jours à Berne.

Bien décidée dès mon retour à Paris, à m'enfermer dans ma chambre jusqu'à ce que j'aie produit l'œuvre.

Après tout, j'ai une occasion de notoriété puisque Sartre n'arrive pas à tirer une morale de sa liberté. Et comment y arriverait-il puisque la vertu, manifestement précède la liberté ? Puisque c'est la vertu le « moyen » et puisque c'est la liberté le « but » ? Vous n'allez pas me dire, Rilet, que pour aboutir à la situation où vous êtes, vous ne vous êtes pas astreint, tout d'abord, à une sorte d'ascèse ? C'est évident. La vertu recouvre nos fatalités de force et ainsi nous arrivons à être libres, à réaliser ce que nous voulons dans la vie.

J'ai donc décidé 2 choses :

a/ de produire, avec mes réflexions de ces dernières années, un ouvrage cohérent et sérieux ;

b/ d'écouter, à l'avenir, vos conseils, ce qui me paraît intelligent. Après tout, vous m'avez dit que Gallimard refuserait mon livre après que je m'imaginai béatement qu'il l'accueillerait débordant de reconnaissance, et c'est vous qui aviez raison. Vous savez donc mieux que moi (et peut-être savez-vous aussi mieux pour la question de mariage...)

Je me dis aussi autre chose. Si mon livre avait été vendable, Gallimard qui est un marchand, et même sans avoir la moindre sympathie pour moi, l'aurait pris. C'est donc que le livre n'était pas vendable. Or, si je veux être connue, il faut évidemment que j'écrive quelque chose de vendable, quelque chose qui intéresse les gens. Donc, encore une fois : travailler. Un talent pour écrire évident d'une part, d'autre part une intelligence naissante et les loisirs dont je jouis, devraient me faire aboutir.

Je ne regrette pas de ne pas avoir épousé l'imbécile qui m'aurait procuré une vie de jouissance nulle (je suppose que mes parents, dans leur amour, me souhaitaient cela !) Mais enfin, il faut tout de même avoir quelque chose dans ma vie.

Vous me direz que j'ai votre amitié, c'est vrai, Rilet, et c'est beaucoup.

Flims est beaucoup moins joli que Pontresina mais les sources du Rhin ne sont pas loin et le jeune fleuve, d'un éblouissant vert, coule parfois entre de hauts rochers. La petite maison que vous voyez sur la carte est dans un creux de montagne, à 1.600 m. et toute solitaire.

Je nage dans le lac quand il fait beau.

A vous Rilet chéri,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Berne, jeudi 9 sept. 1948

Rilet chéri,

Mon frère ne pouvant venir que le 18 ou le 19 et restant probablement quelques jours avec nous, il s'en suit que nous ne rentrerons guère avant le 23-25.

Toujours enragée à finalement arriver à m'imposer comme philosophe. L'idée que la gloire ne vous est pas venue toute rôtie dans la bouche et que vous avez vous aussi dû vous imposer une contrainte, une ascèse, et du travail acharné, Rilet chéri, agit sur moi comme sur l'âne la carotte au bout du fil.

Décidément, vous serez toujours mon Etoile et ma Montagne. C'est vous que je cherche à atteindre et dans tous les domaines. Gloire, amour, grandeur, tout. Et je ne me fatigue pas. Je ne me fatiguerai jamais. Comme les chrétiens, je mets la récompense au bout de la peine mais contrairement aux chrétiens j'espère tout de même que cette récompense sera sur la terre.

A quoi bon la vie, Rilet, si ce n'est pour y accomplir ses plus hauts désirs et pour y être heureux ?

(Mais il est clair que je ne pouvais pas être heureuse avec un marchand de fromages : je ne regrette rien).

J'avais songé à vous envoyer un colis de boîtes de crème, mais je me dis ceci :

a/ on a beau remuer la crème, comme il est conseillé sur les boîtes, elle n'en reste pas moins en grumeaux, ce qui est tout de même ennuyeux.

b/ après une boîte ou deux, je vous connais ; vous en aurez assez.

c/ la douane a l'indiscrétion de faire payer ce qu'elle réclame à celui qui reçoit les colis et non à celui qui les envoie.

Vous me direz que c'est moins grave que le manque de tact de mon ami de Montpellier qui m'envoie un chèque de 500 frs pour m'acheter des bonbons. Peut-être, mais je trouve que ça manque quand même un peu de discrétion et surtout quand le colis est adressé à quelqu'un qui, comme vous, n'a besoin de rien et ne demande rien. (Il en va naturellement tout autrement quand il s'agit par exemple de mon amie d'Allemagne...)

En conséquence, le projet pots-de-crème vacille considérablement dans ma cervelle.

Je me dis que je pourrais vous rapporter des pantoufles en fourrure de mouton pour l'hiver, que ce serait peut-être plus intelligent. Mais ici de nouveau, perplexité : quelle grandeur de pieds avez-vous ? J'ai lu dans un de vos livres que vous aviez les mains « petites comme celles de votre mère », ce qui me fait conclure que vous avez aussi les pieds petits. Mais tout de même l'indication est assez vague.

Voilà Rilet. Il m'a l'air de faire meilleur à Berne qu'à Flims. Mais je ne demande qu'une chose : arriver à construire mon bouquin ; tirer de ma liberté cette Morale que Sartre n'arrive pas à tirer de la sienne. Dépasser Sartre ! C'est tout à fait vous à vingt ans : dépasser Barrès !

Amicalement à vous,

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 9 octobre 1948

Rilet divin,

Je suppose que vous ne téléphonez pas simplement parce que vous avez encore trop à faire mais le résultat est toujours que je m'inquiète de votre santé ! Ne pas vous voir : c'est supportable. Mais croire que vous êtes malade, vous mon ami ?

Je fais donc ce que j'ai toujours fait dans ce cas. Je cours demander de vos nouvelles à votre concierge.

Je lui donne en même temps pour vous cette boîte de chocolats achetée déjà il y a plus de quinze jours et qui s'abîmerait peut-être si vous ne les mangiez pas.

Vu Paulhan mercredi de la semaine dernière. Il me conseille d'écrire un « Journal de la liberté » plutôt qu'un traité. Il croit que de cette façon passeraient plus facilement ce qu'il appelle mes « focades ».

-571-

Il veut aussi que je mette, au moins en Notes, les opinions des philosophes qui m'ont précédée, sans quoi, paraît-il, mon œuvre ferait l'effet d'une sorte de monstre, complètement détachée du reste du monde. Enfin, tout cela me dit que l'amitié aidant, il songe peut-être à m'imprimer. C'est ce qui serait le mieux pour moi : être lancée par Paulhan. (Et avoir aussi un article de vous au cas où vous aimeriez, dans son texte définitif, mon œuvre.)

A vous Rilet chéri, et à bientôt ?

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 1er nov 48

Rilet divin,

Vous aviez dit que nous nous verrions. Oubliée ? Moi l'Inoubliable ? (je peux d'ailleurs dire la même chose de vous : n'êtes-vous pas l'Inoubliable ?)

Tellement occupée à mes écrits que je m'en suis à peine aperçue, vous voyez. Mais enfin j'aimerais vous voir. Téléphonez dès que vous pourrez, cela m'évitera en tous cas de faire une autre visite chez votre concierge.

Votre vie m'est précieuse ; j'ai toujours le vague sentiment que je me la garde à moi-même pour un usage bien-aimé.

Quelqu'un de mes amis – vous, Paulhan ou alors mon amie Yseult – m'a envoyé anonymement et sous enveloppe tapée à la machine, votre « *Pitié pour les femmes* » qui a paru dans *Samedi-Soir* du 23 octobre. J'étais d'abord agacée ; voulait-on encore se fiche de moi avec cette histoire ? Puis j'ai relu le texte pour tout de même me faire une idée de qui m'avait envoyé cela et dans quelle intention. Résultat : c'est Paulhan. Et dans l'idée probablement qu'il se trouve vis-à-vis de moi dans la même situation qu'Andrée se trouvait vis-à-vis de Costals. Il a voulu me mettre sous le nez la lettre d'Andrée comme s'il disait : « Voyez, c'est cela que je pense... »

Bref Rilet, et c'est là que je voulais en venir, nous sommes de la même texture, vous et moi. Une sorte de « sainteté à rebours ». Paulhan n'a « rien » comme Andrée n'avait « rien ». Comme la vie est étrange ! Est-ce donc parce que je vous ressemble tant que le désir ne se sent pas entre nous deux ?

Amicalement,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi 2 nov. 48

Rilet chéri,

Si vous voulez qu'on se voit samedi, un coup de téléphone, le matin vers 9h ½.

Mais enfin, je vais toujours vous dire ceci. Vous pensez bien que ce n'est pas un « abandon » de ma part et que je pourrais d'ailleurs – du point de vue sensuel – fort bien me passer de P.

-572-

Mais.

Il est ridicule de ne pas être femme à mon âge et ça peut me servir, ne serait-ce que pour mon œuvre.

Ensuite, je suis absolument sûre de moi. Je ne « collerai » pas à P. Huit jours, et ensuite le point final. Je ne veux pas épouser P. ... à aucun prix (et pas seulement parce qu'il est déjà marié.) Vous me demanderez si je ne crains pas d'avoir un mioche. Pas du tout, je n'ai plus de règles depuis 1 an et il vaut certes mieux utiliser cette « vertu » (sans danger) à la gloire que de ne pas l'utiliser du tout.

Je n'imagine pas de plaisir avec P., évidemment ; mais je suis même presque reconnaissante qu'il veuille se charger de ce travail de cochon. Comment ça peut-il lui être agréable ? Mais il faut croire que si, puisqu'il obtempère à toutes les conditions pour cela.

A vous Rilet, très amicalement. Ça m'embêtait de ne pas vous dire tout.

Alice

Quand ? J'attends ma gloire. Avant, rien.

P.S. Mon livre est prêt et P. l'aura vendredi. Il voulait que j'ajoute des « Notes » pour rendre la chose un peu « universitaire ».

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 8 nov. 1948

Rilet divin,

Enchantée de cette soirée de samedi près de vous. Comme les choses sont donc agréables quand je n'essaye pas de vous épouser de force !

Si vous voulez qu'on se revoie un autre samedi, et de la même façon agréable, téléphonez-moi. Nous n'attendrons peut-être pas les 4 mois réglementaires...

Je ne vais guère à la Bibliothèque. Enragée à mon travail. Après tout, pour avoir tout ce que je désire, il suffirait de cette chose infime : que je sois illustre.

A vous, Rilet, et bien amicalement,

Alice.

lundi soir (8 nov. 48)

Rilet aimé,

Il fait froid et j'ai des craintes pour vous. Couvrez-vous bien. Je téléphonerais si je ne craignais pas de vous gêner.

P. s'imagine que je ne l'aime pas. C'est curieux, vous, vous n'avez jamais douté que je vous aimais. La vérité est que je vous aime tous deux – (moins profondément P.) mais tout de même, je ne l'aurais pas séduit si je ne l'aimais pas.

-573-

Je me souviens d'un mot de votre mère, Rilet chéri, lu quelque part dans votre œuvre : « Il ne faut pas allumer les messieurs quand on n'a pas de vues sur eux. »

Par bonheur, j'ai des vues sur vous deux. Un bref coït avec P. Le mariage éternel avec vous.

Mais il me faut la gloire d'abord. Je n'ai même pas envie de faire l'amour avant d'avoir la gloire et c'est sans doute la raison pourquoi ces rêves restent éternellement dans le domaine de l'imagination. Une fois en possession de ma gloire, j'irai de l'avant.

Le bref coït avec P. peut me donner des idées pour une nouvelle œuvre. Et le mariage avec vous, donc ! Mais elle vous en donnera à vous aussi.

Croyez-vous qu'une femme ne peut plus se détacher d'un homme quand elle a fait l'amour avec ? J'ai lu ça dans « *Pitié pour les Femmes* » et ça m'inquiète, car j'ai évidemment la ferme intention de me détacher de P. après les huit jours.

Enfin, il faut tout de même que je me plonge un jour dans la vie réelle, ne serait-ce que pour renouveler mon œuvre.

Mille affections, Rilet chéri, et aimez-moi !

Alice

P.S. Je propose à P. – si je deviens célèbre – de prendre l'avion ensemble pour une oasis africaine – Tozeur (1) de préférence. N'y allez pas au même moment.

Note (1) : **Tozeur** est une ville du Jérid tunisien et le chef-lieu du gouvernorat du même nom. Elle compte 37 365 habitants selon le recensement de 2014. Située au nord-ouest du Chott el-Jérid, elle se trouve à 450 kilomètres au sud-ouest de Tunis. Il s'agit de l'une des oasis situées aux portes du désert du Sahara. Tozeur est une ville avec un passé religieux important et connue pour ses lettrés comme sa topographie contemporaine, parsemée de marabouts, en témoigne.



Tozeur en Tunisie

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 15 nov. 1948

Rilet divin,

Imaginez que je découvre la clé d'or qui m'ouvrirait à la fois les portes de la gloire littéraire et du mariage bien-aimé avec vous ? Il est évident que je me sens un talent du tonnerre de Dieu. Il est évident aussi que je vous aime éperdument – que vous m'aimez comme je vous aime – et qu'il n'y a qu'une absurdité qui fait que nous ne nous épousons pas.

Mais après 25 ans de vertu, voilà que j'aperçois la clé. Et Dieu qui me souffle à l'oreille : « Ramasse et enfonce dans la serrure. »

Ah, souhaitez-moi d'aboutir !

Mille affections,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 20 novembre 1948

Enchantée Rilet, que votre « *Fils de Personne* » va être rejoué. Vous me disiez que vous n'étiez pas un moraliste original et vous voyez pourtant ! C'est toujours autour de la morale que se situe votre intérêt le plus profond.

De vous à moi, il y a deux choses que je connais de certitude absolue :

a/ vous m'aimez infiniment plus profondément que P. Il n'y a pas de comparaison possible entre son amour et le vôtre (bien que le sien, en dépit de vos moqueries, soit véritable.)

b/ vous êtes le plus viril de tous les hommes. Certitude absolue dans mon cœur à ce sujet-là.

Reste à se demander pourquoi, dans ces conditions, sûr de ma propre affection, vous ne m'épousez pas. Votre argument : ma sinistre mocheté, et qui fait que décevant, il vous est impossible d'avoir pour moi une goutte de désir.

Mais cet argument, malheureusement, est percé. Tout homme noble aime une femme non pas pour sa beauté mais pour son âme, dont la beauté n'est que le signe du dehors. Supposez donc que l'âme soit là bien que la beauté ne soit pas là ? Aucune importance. Dès qu'il a touché l'âme, l'homme noble aime. Et c'est bien pourquoi vous aimez.

Il y a donc autre chose. Je suppose – et je suis pour cela la risée de tous mes amis – que vous ne voulez pas « ternir l'eau pure », que cela vous est physiquement impossible, que jamais, jamais vous ne ferez cela.

Et pour cela je vous aime encore dix fois plus, Rilet. Mais... et c'est ici qu'intervient la clé d'or.

Très amicalement.

Je vous téléphonerai encore dans 15 jours.

Alice.

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 24-11-48

Rilet chéri,

C'est fou comme j'ai envie de vous écrire depuis que je médite mes écarts avec P. Si je crois que vous en ressentez de la peine ? Pas le moins du monde. Il était donc clair comme le jour, après 25 ans d'attente, que le « dépuçelage » (sinon le mariage) vous faisait horreur.

Quant à me marier avec un autre que vous – et vous vivant – ça jamais, Rilet, je vous le promets. C'est vous ou c'est personne (j'aurai d'ailleurs des amants).

Vous, vous avez une place dans mon cœur, qui est la plus magnifique et la plus haute : l'Époux. Croire que je songerais un seul instant à épouser P., et même s'il devenait veuf et s'il le demandait, est de la foutaise. Je n'ai pas une idée commune avec lui, pas un sentiment (sauf la délicieuse séduction physique) qui réponde à son sentiment. Vous me l'avez d'ailleurs dit et vous avez mille fois raison. Ce qui nous rapproche, c'est une curiosité passionnée chez lui (peut-être précisément ce désir de « ternir l'eau pure » auquel vous répugnez) et chez moi le fait qu'après tout, je le trouve, malgré son âge, beau et désirable.

Je vous ai dit en mars que je ne ferais jamais l'amour avec lui si je ne vous épousais pas avant ? Je m'étais donc trompée, tant il est vrai que seule l'expérience peut nous dévoiler à nous-mêmes. Du reste, c'était à prévoir et vous l'avez certainement prévu. Croire que j'allais renoncer à la gloire en refusant de faire l'amour avec un homme qui m'inspire du désir physique, je pense que vous n'êtes pas allé jusque-là dans vos suppositions. Vous avez cru que je me trompais sur moi-même – et c'était en effet ça.

Comme je me représente l'amour avec P ? La fiesta. Je n'ai aucun désir en ce moment, aucun désir précis, mais j'en aurai sûrement. Et tout sera arrêté net après 8 jours, ce qui découplera le délice.

Très amicalement, Rilet chéri.

Alice.

J'espère que vous ne racontez pas mes histoires (qui sont d'ailleurs jusqu'à présent uniquement dans ma tête) à tout Paris. Attendez au moins que je sois célèbre.

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 9-12-48

Rilet chéri,

Au cours des dernières répétitions, surtout n'oubliez pas d'insister auprès des acteurs pour qu'ils mettent l'accent sur ceci : cette exigence du père à l'égard de son fils. C'est dans cette exigence qu'est pour moi toute l'émotion de la pièce.



Ce père ne veut pas d'un fils-fait-en-série. Il ne veut pas d'un fils-enfant-moyen. Ce fils doit être son fils, c'est-à-dire quelqu'un d'extraordinairement bien.

Si vous me demandez le trait que j'aime le mieux dans votre œuvre – à côté de la tendresse qui lui est si intimement liée – eh bien ! Je vous dirai que c'est justement cela, l'idée qu'il faut s'efforcer, grandir au-delà de soi-même, ne pas se contenter. Elle est déjà dans la Relève du matin, cette idée (mais voici le facteur qui passe pour les étreintes, inspiration coupée !)

Paulhan m'a dit ce qu'il aimait en moi. C'est à peu près ce que vous aimez vous-même. Mettre mon bonheur si haut, à une hauteur apparemment impossible à atteindre. Mais il « déteste » ce qu'il appelle mon « mépris d'autrui ». Quant à ma méconnaissance de la vie objective, il la voit comme vous et il dit qu'elle « l'exaspère » parfois, mais que parfois il en éprouve un certain « respect ».

Il m'aime donc, mais je persiste à croire que vous allez plus profond.

Je suis à peu près sûre que mon livre sera imprimé, non parce que je permets à P., s'il le désire, de devenir mon amant, mais tout simplement parce que le livre est maintenant excellent. Je vous suis reconnaissante de m'avoir dit qu'il fallait supprimer les fautes de goût et ridicules qui gâtaient tout.

A vous, Rilet chéri : mais encore une fois, pas de gala du soir ! Je n'ai pas de robe et je dois d'ailleurs être couchée à 10 heures au plus tard.

A vous, avec tendresse,

Alice.

P.S. Ma mère est plongée toutes les semaines dans le *Samedi-Soir* comme le porc dans son auge et je ne cesse pas d'être engueulée. Quant à vous, vous êtes le « fou sadique ».

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 12-12-48

Rilet chéri,

Vous savez comme je fais le monde ; vous me pardonnerez donc si je ne viens pas vous dire bonjour jeudi, après la représentation. Je serais perdue parmi tous ces gens et je vous verrais parler à d'autres qu'à moi-même, ce qui me plonge dans la mélancolie.

Je vous téléphonerai donc et nous nous verrons, si vous le voulez, chez vous la semaine prochaine.

Paulhan imprimera-t-il mes Fêtes de la Mort ? Mais je lui demande plus encore : je veux qu'il me mette au premier rang, qu'il dise et fasse dire que j'ai découvert la fameuse « morale » que Sartre cherche (en vain) depuis cinq ans. Être imprimée et ensuite tomber dans l'oubli, comme pour les Sources, ne me dit rien du tout.

Ces Sources, mes Fêtes de la Mort et un troisième ouvrage que j'ai en préparation, le Livre d'Amour, devraient suffire à garder mon nom et même si je n'avais pas l'occasion d'écrire de romans. Garder mon nom : c'est la seule chose d'essentielle que je demande à la vie, en somme. Avoir P. pour amant, vous avoir pour époux, ne sont que des « conséquences » (délicieuses d'ailleurs !), ne sont pas l'essentiel.

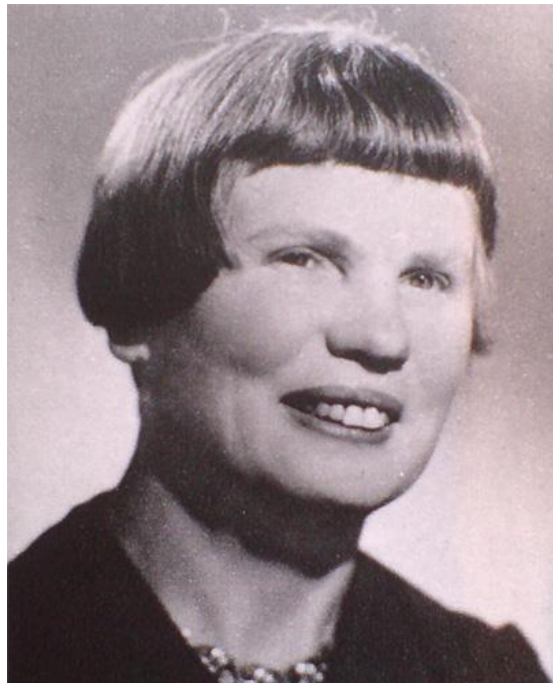
Je ne comprends pas ces femmes qui font de l'amour le but de la vie. C'est complètement idiot. Le but, c'est l'œuvre et l'amour ne peut être qu'une coupe de champagne, un alcool délicieux pour fêter l'œuvre un fois réussie.

Que serait-il arrivé Rilet, si vous m'aviez épousée il y a 25 ans ? Vous vous seriez rendu malheureux sans arriver à me rendre heureuse. Mais vous me compreniez mieux que moi-même, Dieu merci ! La façon d'élever les filles en leur donnant comme but unique et obstiné le mariage, est complètement idiote.

Amitié et à bientôt ?

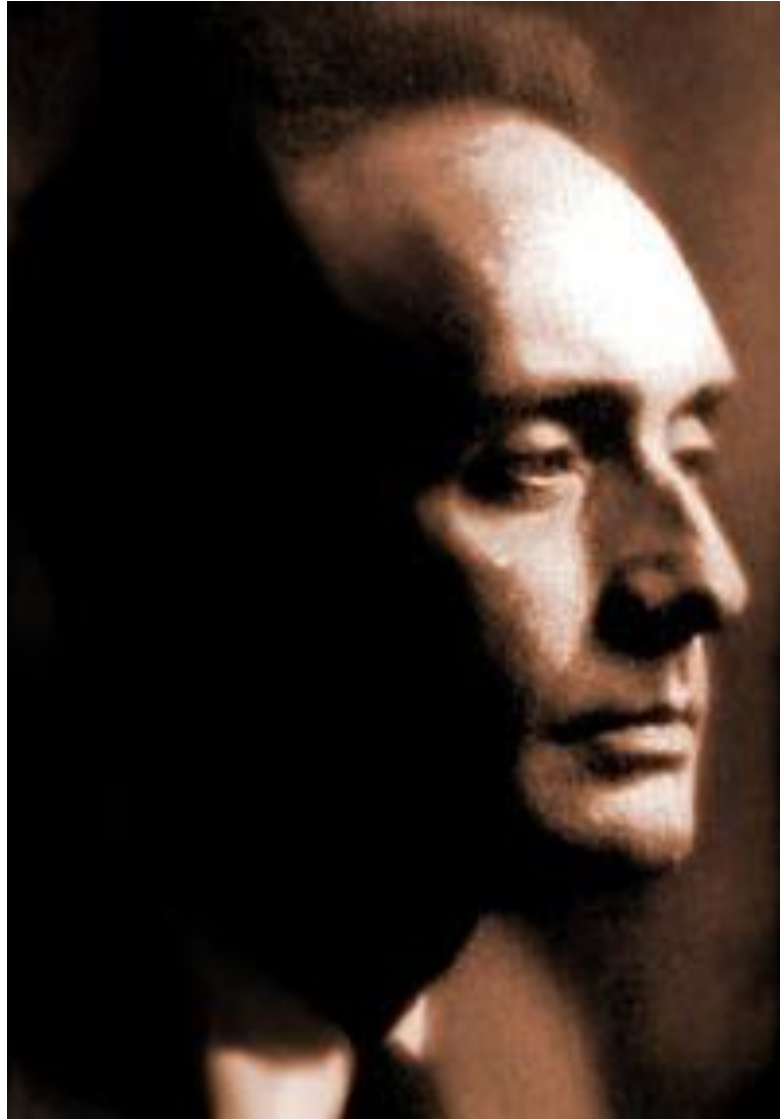
Alice

ooo



Alice Poirier (1900- 1995)

ooo



Montherlant vers 1950

